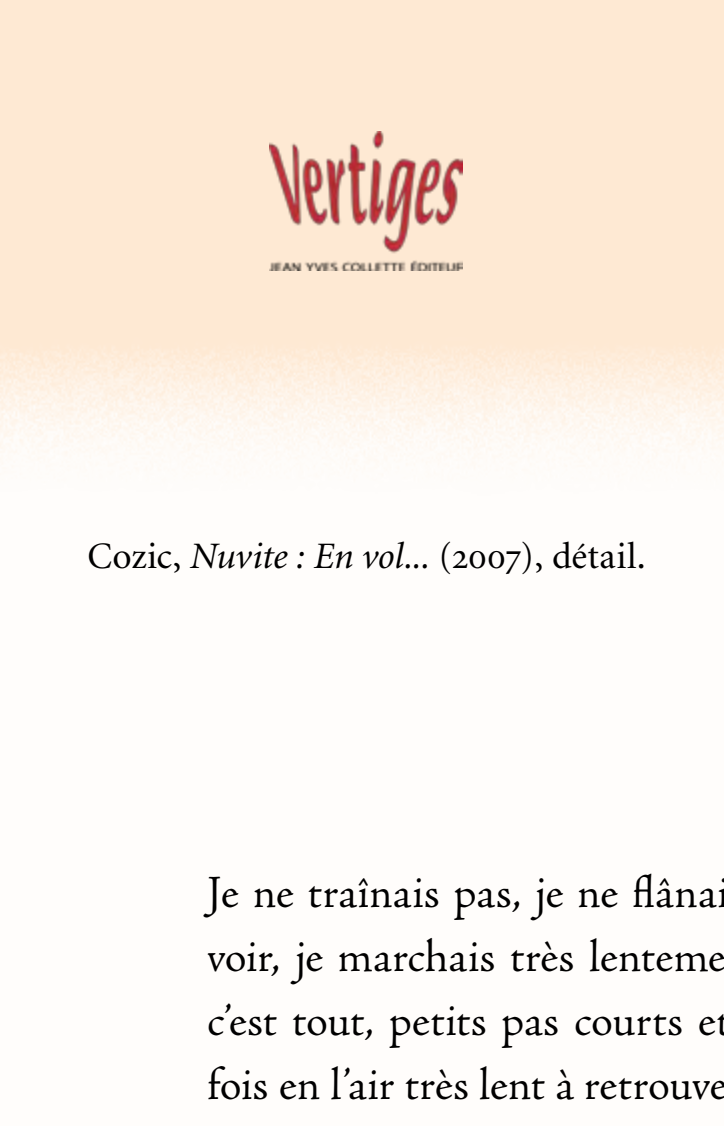


Le Nu-lent

accompagné de
quatre nuvites de Cozic

PHOTOGRAPHIÉS PAR CLAUDE GUÉRIN



Vertiges
JEAN YVES COLLETTE ÉDITEUR

Cozic, Nuvite : En vol... (2007), détail.

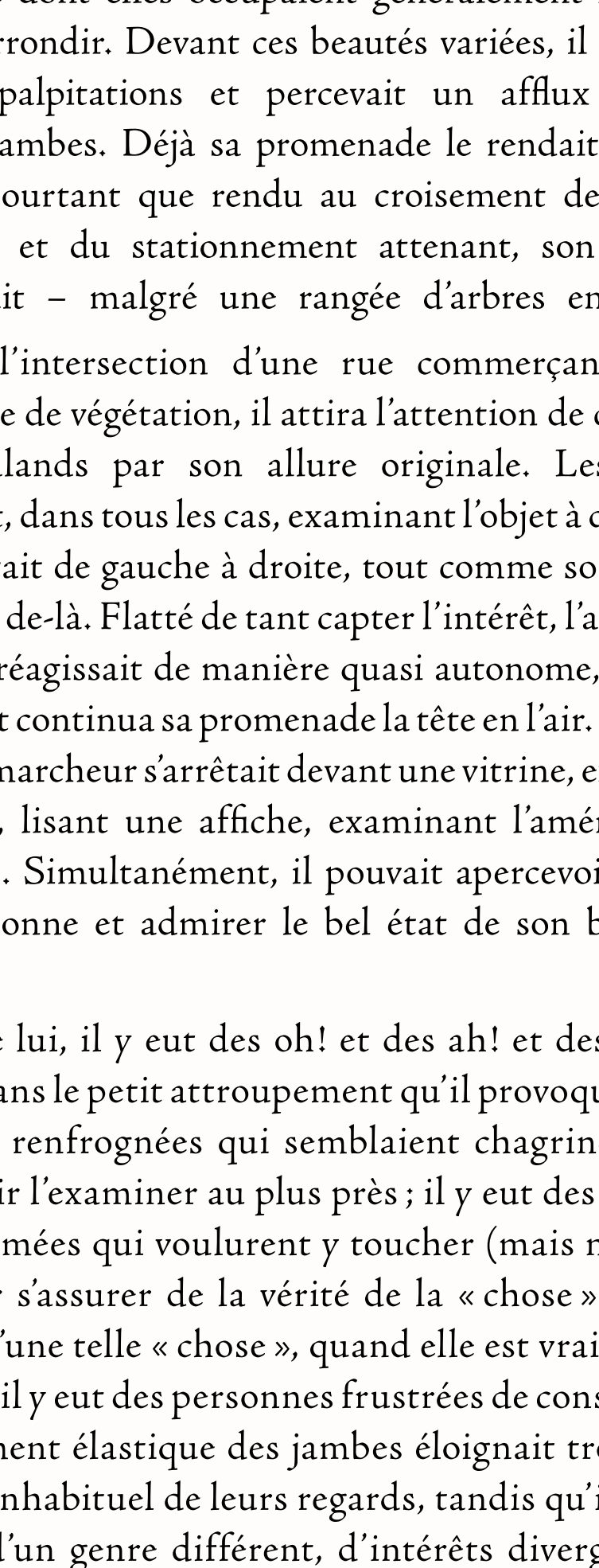
Je ne traînais pas, je ne flâna pas, rien à voir, je marchais très lentement, un point c'est tout, petits pas courts et le pied une fois en l'air très lent à retrouver le sol.

SAMUEL BECKETT,
Têtes-mortes, 1967

QUAND IL EUT DÉCIDÉ D'ALLER RENDRE VISITE À son vieil ami photographe, il choisit d'emprunter les rues, les ruelles et les allées en zigzag, bifurquant une fois à gauche une fois à droite, changeant de direction à chaque intersection tout en gardant généralement un même cap. C'était chez lui une manière d'explorer son monde et non une manière d'arriver au plus vite à destination – quoique n'ayant jamais pu tester la ligne droite, qui n'existait pas de chez lui vers le domicile de l'autre. Par rapport aux voies de circulation, la ligne droite aurait été une diagonale ou, si vous préférez, une oblique, qui ne se pouvait être empruntée que dans les airs. Un jour prochain, peut-être aura-t-il l'occasion de se déplacer au-dessus des maisons, tant le développement des technologies modernes (et surtout la rapidité avec laquelle elles se mettent en place) bousculent les habitudes de vie et les modes de fonctionnement, et bouleversent les rites quotidiens.

Il se mit en route, à pied, au début d'un après-midi de juillet. Le temps était si clément qu'il sortit de chez lui tel qu'il était, c'est-à-dire nu, ne portant qu'un sac en bandoulière, pour transporter ses effets personnels, et des chaussures légères, parce que la plante fragile de ses pieds ne tolérerait pas le contact direct avec le béton des trottoirs et la couverture bitumineuse des rues. En réalité, il faisait plutôt chaud – la météo n'avait-elle pas prévu trente-quatre degrés ? – mais, dans son quartier très arboré, la chaleur s'en trouvait atténuée, parfaitement comfortable. En plus des arbres anciens, très grands, de nombreuses plantations nouvelles garantissaient que le couvert végétal se perpétuerait.

Les carrés de verdure devant chaque maison rivalisaient de fleuraisons variées, quelquefois fouillis d'arbustes et de fleurs mal mariés, et de massifs envahissants, peu importait semblait-il au jardinier enthousiaste qui repiquait avec une vigueur incontrôlable. Ces espaces sur-plantés s'étouffaient ; ils ressemblaient à des villes entravées par des mesures imbéciles figeant la circulation et le commerce des nécessités de la vie, à des quartiers bloqués par des planificateurs malfaisants. S'il louait, en son for intérieur, l'entrain avec lequel les citoyens verts s'agitaient, il n'en demeurait pas moins indifférent devant cette abondance mal contrôlée et n'en ressentait aucune excitation.



A *contrario*, d'autres verts espaces retenaient l'attention de ses yeux et de ses sens. Devant ceux-là, il exaltait ; il se félicitait de l'harmonie générale ou, en particulier, d'une répartition graduelle ou contrastée des nuances ; il vantait la distribution des tailles ou l'apparition d'une ligne de couleuvre qui tranchait au cœur d'un bosquet... La forme des touffes d'arbustes l'enchantait, de même que la manière dont elles occupaient généralement les angles pour les arrondir. Devant ces beautés variées, il ressentait quelques palpitations et percevait un afflux de sang entre ses jambes. Déjà sa promenade le rendait heureux. Il savait pourtant que rendu au croisement de la ruelle de service et du stationnement attendant, son bonheur s'atténuerait – malgré une rangée d'arbres en devenir.

Arrivé à l'intersection d'une rue commerçante moins agrémentée de végétation, il attira l'attention de chalandes et de chalands par son allure originale. Les regards plongèrent, dans tous les cas, examinant l'objet à demi enflé qui ballottait de gauche à droite, tout comme son porteur allait de-ci de-là. Flatté de tant capter l'intérêt, l'attribut de chair, qui réagissait de manière quasi autonome, se gonfla d'orgueil et continua sa promenade la tête en l'air. De temps à autre, le marcheur s'arrêtait devant une vitrine, examinant des objets, lisant une affiche, examinant l'aménagement des choses. Simultanément, il pouvait apercevoir le reflet de sa personne et admirer le bel état de son baromètre personnel.

Autour de lui, il y eut des oh ! et des ah ! et des sourires réjouis. Dans le petit attroupement qu'il provoqua, il y eut des mines renfrognées qui semblaient chagrinées de ne pas pouvoir l'examiner au plus près ; il y eut des effrontés et des affamées qui voulurent y toucher (mais n'en firent rien) pour s'assurer de la vérité de la « chose » – tant il est vrai qu'une telle « chose », quand elle est vraie, est très désirable ; il y eut des personnes frustrées de constater que le mouvement élastique des jambes éloignait trop vite ce spectacle inhabituel de leurs regards, tandis qu'il y en eut d'autres, d'un genre différent, d'intérêts divergents, qui furent soulagées de constater que l'objet de perturbation, à la fin, s'éloignait de leur yeux.



À l'intersection, le marcheur bifurqua. N'étant pas si exhibitionniste qu'il y paraissait, il fut heureux de trouver une voie plus tranquille. Sur l'avenue marchande, il avait été un peu gêné d'être contemplé comme un bosquet de fougères.

Malgré son changement de direction, quelques personnes – qui paraissaient bienveillantes – le suivirent pendant un temps. Elles voulaient sans doute avoir le loisir d'examiner le marcheur dans le détail ou peut-être même souhaitaient-elles avoir l'audace d'arrêter pour lui parler. Elles espéraient sans doute beaucoup de la comparaison du visage simple du marcheur avec la fière allure de son outil sexuel. Mais c'est terriblement difficile d'arrêter un homme nu (ou une femme nue). Ce faisant, les personnes pourraient frôler ou même presser des parties fragiles du corps du marcheur et il pourrait s'en plaindre !

Alors, en parole, il faut être tout de suite convaincant ou direct pour obtenir un arrêt et une réponse. Éventuellement, rien qu'une réponse... Au sujet de la pertinence de jouer au *streaker** dans une rue ordinaire de la ville, sans une foule réunie pour applaudir son exploit ?

* *Streaker*, mot américain (1974). Personne qui fait du *streaking* ; au pluriel : des *streakers*. Au Québec, le mot a été traduit par « nuvite » ou « nu-vite ». En France, comme d'habitude, le mot anglais est préféré.

Une passante plus audacieuse se place sur son chemin et attend le marcheur de pied ferme.

— Monsieur, où allez-vous comme ça ?

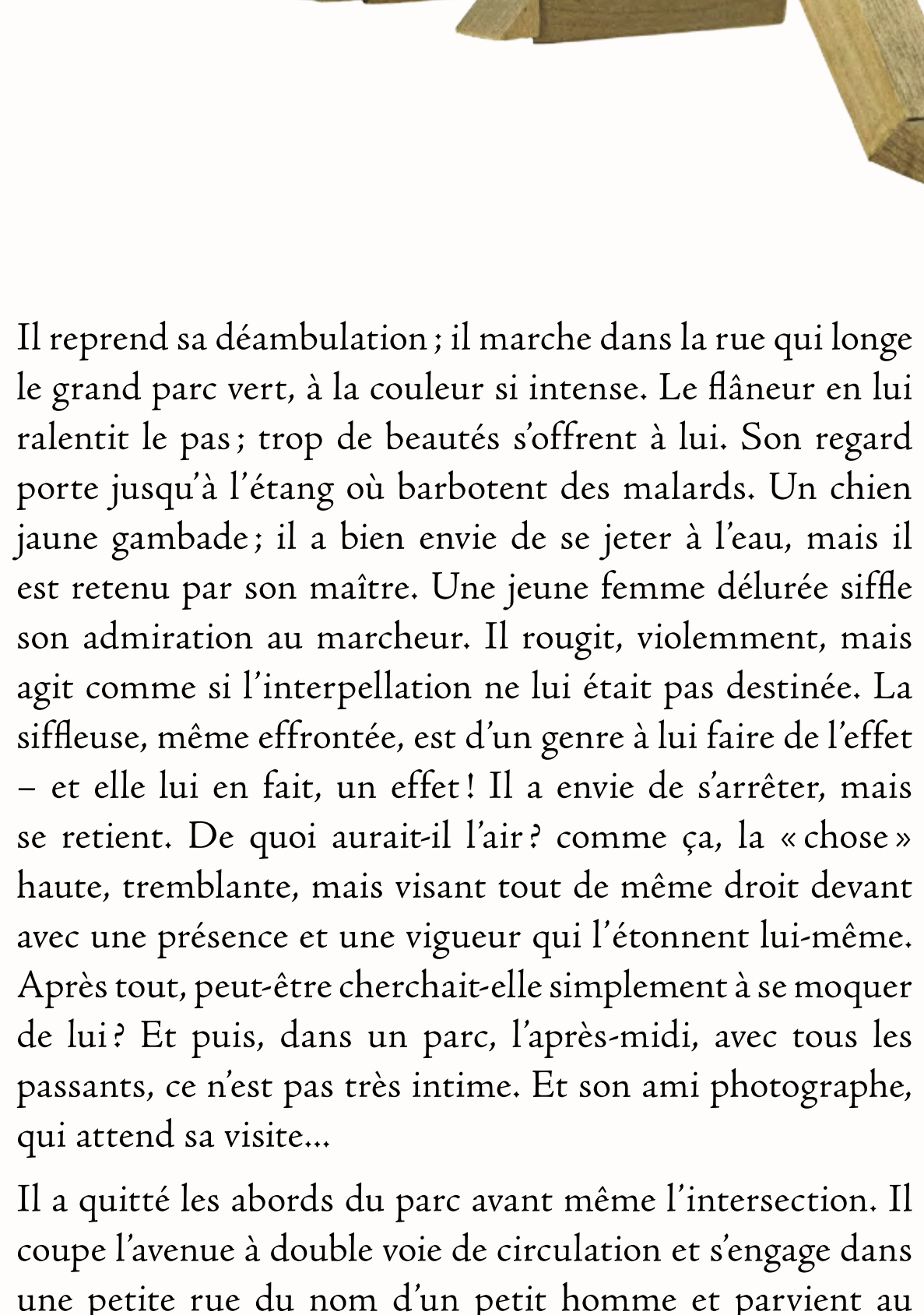
Après un moment de pause et avec l'envie de lui répondre que ça ne la concernait pas, il déclare tout de même :

— Je vais chez un ami...

— Et il vous attend dans cet état ?

— Dans quel état suis-je ? réplique-t-il.

— Tout nu, en public ! Comme un nuvite.



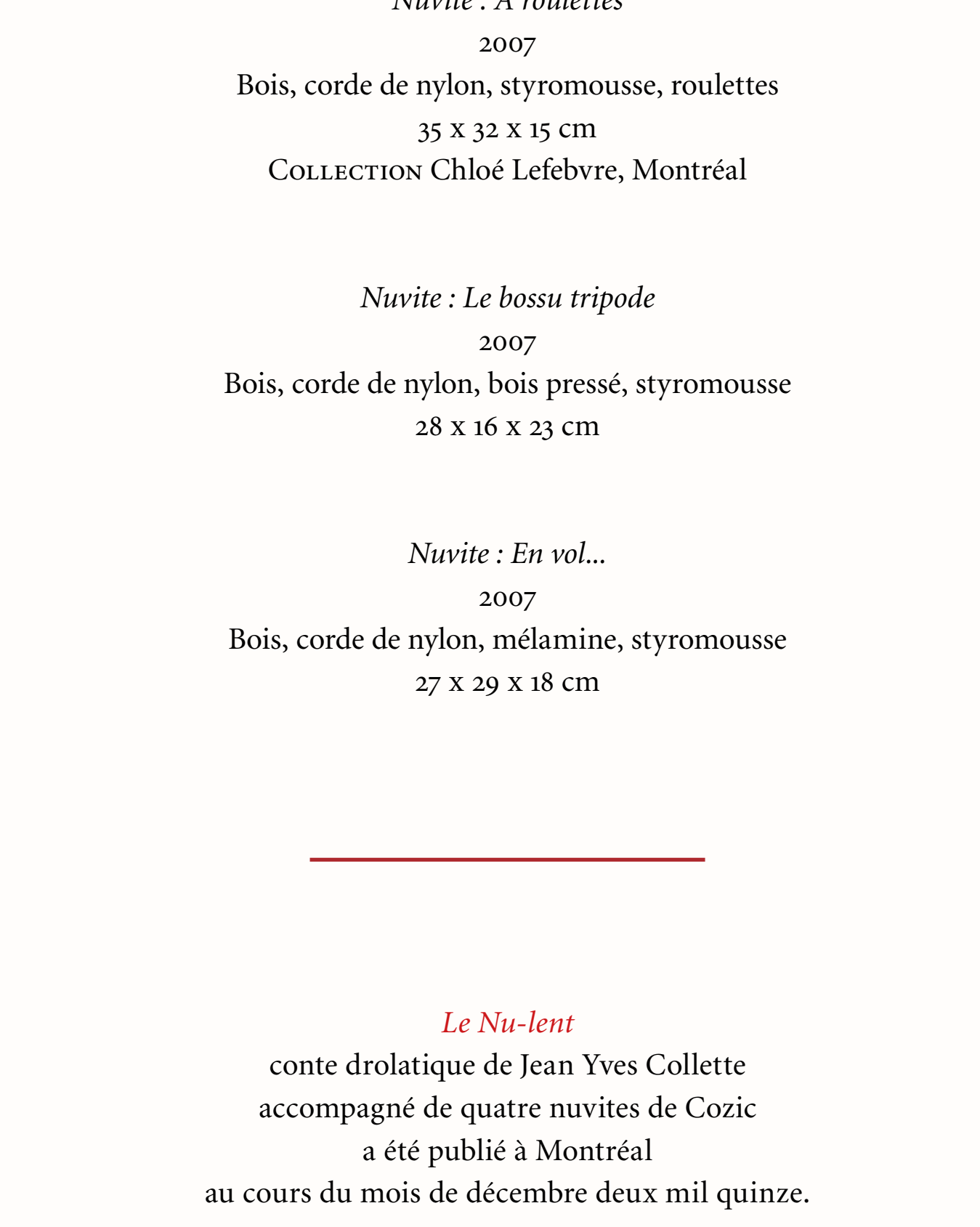
Le marcheur se remet en marche.

— Je ne suis pas nu, je suis libre ; je ne suis pas nuvite, plutôt lent et très ralenti ; excusez-moi, je vais être en retard...

Et, tout en cherchant à reprendre son rythme de marche, il laisse à la passante – dubitative. Il avance en direction du sud. Souvent, la tête en l'air, il admire par en-dessous la canopée des grands arbres qui forment, au-dessus de la rue, un tunnel de verdure.

Une autre intersection. Il modifie de nouveau sa trajectoire. D'une rue à l'autre, des curieux s'arrêtent. Il passe devant la boulangerie qu'il préfère, devant la boutique de son coiffeur (qui se trouve être une barbière acadienne). Le marcheur va de l'avant. Des admiratrices sont bouchées bées. Des indifférents le regardent et ne remarquent rien. Un groupe de jeunes gens (fonds de culotte tombants, casquettes de travers, chaîne de bouledogue au cou, boucles d'oreille, chaussures sans lacets, blousons fluorescents – sans tenir compte de leur démarche), tournant autour de lui, rient comme des « malades » et puis s'en vont dans leur école secondaire raconter la phénoménale rencontre qu'ils ont faite. Une dame âgée, sortant de chez elle, s'immobilise sur son balcon et sourit, appréciant le spectacle...

Le marcheur s'arrête à la banque pour retirer un peu d'argent de poche au guichet automatique. Le contact froid de la machine fait perdre à sa queue sa noble prestance. C'est la chute. Il frissonne. Décidément, il préfère le temps où il travaillait, dans ces lieux, des caissières (presque) toujours souriantes. Il voudrait retrouver sa belle nature effondrée ; il soupèse son outil et évoque pour lui-même des personnes et des souvenirs qui, jadis, le soutenaient. Il songe à une rencontre impromptue, dans un sentier pédestre, quand une marcheuse vint à sa rencontre et que, pour faire court, ils entreprirent un modeste congrès ; il se rappelle une soirée où il s'est trouvé, par le hasard le plus excitant, en compagnie de plusieurs personnes du genre, toutes plus audacieuses les unes que les autres... Ces remémorations lui rendirent sa bonne humeur ou, mieux, sa bonne tenue.



Il reprend sa déambulation ; il marche dans la rue qui longe le grand parc vert, à la couleur si intense. Le flâneur en lui ralentit le pas ; trop de beautés s'offrent à lui. Son regard porte jusqu'à l'étang où barbotent des malards. Un chien jaune gambade ; il a bien envie de se jeter à l'eau, mais il est retenu par son maître. Une jeune femme délurée siffle son admiration au marcheur. Il rougit, violemment, mais agit comme si l'interpellation ne lui était pas destinée. La siffleuse, même effrontée, est d'un genre à lui faire de l'effet – et elle lui en fait, un effet ! Il a envie de s'arrêter, mais se retient. De quoi aurait-il l'air ? comme ça, la « chose » haute, tremblante, mais visant tout de même droit devant avec une présence et une vigueur qui l'étonnent lui-même. Après tout, peut-être cherchait-elle simplement à se moquer de lui ? Et puis, dans un parc, l'après-midi, avec tous les passants, ce n'est pas très intime. Et son ami photographe, qui attend sa visite...

Il a quitté les abords du parc avant même l'intersection. Il coupe l'avenue à double voie de circulation et s'engage dans une petite rue du nom d'un petit homme et parvient au croisement de la rue de sa destination.

La promenade dans son quartier s'achève. Il songe que, pendant son échappée, par bonheur, il n'eut pas la malchance de croiser des bigotes ni des mères juives, ni des politiciens imbus de fumeuses théories d'ordre sécuritaire, ni des religieux fondamentalistes de tout acabit ou des religieux tout court, ni des militants écologistes ou leurs sympathisants, ni d'escrocs pdg ou banquiers, ni de fâcheux ou de fâcheuses d'aucune sorte.

Le marcheur s'approche de sa destination. Il traverse la grande rue, vide en ce milieu d'après-midi. Ici aussi les grands arbres forment un couvert délicieux. Il devine au loin la silhouette de son ami lisant, assis sur son balcon, mais il doit arriver au pied de l'escalier de son domicile pour que ce dernier perçoive sa présence. Il est vrai que sa lecture de la *Critique de la raison pure* le captivait au-delà de tout ! Lorsqu'il leva la tête, le marcheur grimpa lentement l'escalier. Il avait un peu mal aux jambes.

Une seconde éberlué, l'ami l'apostropha :

— T'es fou d'être venu comme ça, t'aurais pu attraper des microbes !

NOVEMBRE 2015

NUVITES (dans l'ordre)

Nuvite : Sans équivoque... tel père tel fils

2008

Bois, corde de nylon, acrylique, styromousse

48 x 12 x 30 cm

COLLECTION Jean Yves Collette, Montréal

Nuvite : À roulettes

2007

Bois, corde de nylon, styromousse, roulettes

35 x 32 x 15 cm

COLLECTION Chloé Lefebvre, Montréal

Nuvite : Le bossu tripode

2007

Bois, corde de nylon, bois pressé, styromousse

28 x 16 x 23 cm

Nuvite : En vol...

2007

Bois, corde de nylon, mélamine, styromousse

27 x 29 x 18 cm

Le Nu-lent

conte drolatique de Jean Yves Collette

accompagné de quatre nuvites de Cozic

a été publié à Montréal

au cours du mois de décembre deux mil quinze.

Les sculptures de Cozic ont été photographiées par Claude Guérin.

ISBN : 978-2-89668-402-1

© Jean Yves Collette, Cozic,

Claude Guérin et Vertiges éditeur, 2015

pour leur participation respective.

Tous droits réservés.

— 0403 —

Dépôt légal – BANQ et BAC : quatrième trimestre 2020

Lecturiels

www.lecturiels.org